

Contes de la solitude

Né en Bosnie dans une famille croate, serbe d'adoption, Ivo Andrić (1892-1975) incarne la Yougoslavie par excellence. Diplomate et écrivain, il ne cessa d'ériger des ponts pour lutter contre la haine et les nationalismes. Romancier fabuleux mondialement connu pour *Le Pont sur la Drina* et *La Chronique de Travnik*, il est l'unique Prix Nobel de littérature issu de la Yougoslavie, et un nouvelliste hors pair. Ses *Contes de la solitude*, publiés après sa mort, racontent la Bosnie ottomane, sa terre natale au croisement de l'Orient et de l'Occident, cœur d'une Europe déchirée et intrinsèquement cosmopolite.

« Un génie qui est à la Yougoslavie ce que Thomas Mann fut à l'Allemagne : le romancier absolu, la référence, la création littéraire faite homme. »

Le Matin

« C'est un merveilleux conteur, héritier d'une tradition européenne où percent, comme chez Kadaré, des accents de mélodies orientales. »

L'Express

I V O A N D R I Ć

CONTES
DE LA SOLITUDE

*Nouvelles traduites du serbo-croate
par Sylvie Skakić-Begić,
Pascale Delpech et Mauricette Begić*

ÉDITIONS ZULMA
Paris • Veules-les-Roses

Contes de la solitude
s'inscrit dans notre

**BIBLIOTHÈQUE IDÉALE
DES LITTÉRATURES EUROPÉENNES**

Cet ouvrage a été financé avec le soutien
de la Commission européenne.
Cette publication reflète seulement les vues de l'auteur
et la Commission ne saurait être tenue responsable
de quelconque usage des informations qu'elle contient.



**Cofinancé par
l'Union européenne**

Ce recueil a été établi d'après l'œuvre
Kuća na osami d'Ivo Andrić.

© Fondation Ivo Andrić, Belgrade, Serbie.

© Zulma, 2023, pour la présente édition.

© Sylvie Skakić-Begić, pour la traduction française, DR,
hormis *Sarajevo*, traduit par Mauricette Begić, DR,
et *Bonneval pacha* et *L'Esclave*, traduits par Pascale Delpech.

Postface avec l'aimable autorisation de Suzanna Matvejević.

Couverture : David Pearson,
à partir d'une œuvre originale de Niklaus Troxler.

Si vous désirez en savoir davantage
sur Zulma ou sur les *Contes de la solitude*
n'hésitez pas à consulter notre site.
www.zulma.fr

Σ

PROLOGUE



C'est une maison à un étage sise tout en haut de la pente escarpée d'Alifakovac, un peu à l'écart des autres. Au rez-de-chaussée, où il fait chaud l'hiver et frais l'été, un couloir spacieux, une grande cuisine et, à l'arrière, deux chambres sombres, plus petites. À l'étage, trois pièces assez vastes dont l'une – celle de devant – donne sur la vallée ouverte de Sarajevo. Elle possède un large balcon qui, par sa construction et ses dimensions rappelle les *divanhanas*¹ des maisons bosniaques. Il n'est pas fait comme eux de bois blanc naturel, mais peint en vert foncé, et sa balustrade n'est pas constituée de simples barreaux arrondis, mais de planches plates découpées comme celles des chalets alpins. Tout cela date des années quatre-vingt – 1887 exactement – lorsque les gens du pays commencèrent, sans y parvenir tout à fait, à bâtir leur maison « d'après un plan », adoptant la disposition et l'aspect autrichiens. Dix ans seulement auparavant, cette maison aurait été entièrement construite selon l'ancien style turc, comme la plupart des maisons d'Alifakovac, et non « à l'allemande », comme celles de la plaine qui entoure la Miljacka. Le large couloir du rez-de-chaussée se serait appelé *ahar*ⁱⁱ, et le balcon à l'étage *divanhana* ; et la

1. Vérandas. (*Toutes les notes sont de la traductrice.*)

ii. Pièce de réception.

construction n'aurait pas eu cet aspect hybride, d'apparence tournée vers la nouveauté, l'inconnu, alors que les mains, les yeux et tout l'être intime de celui qui l'habite trahissent son attachement au passé, aux coutumes. La nature et la disposition des meubles, la couleur des murs, les lustres viennois en cristal et en bronze, les poêles bosniaques en faïence ornés de petites cavités et les kilims des chambres révèlent eux aussi cette dualité. À l'intérieur comme à l'extérieur le choc de deux époques, le mélange arbitraire de styles différents sont manifestes. Pourtant, tout cela se mêle et confère à la demeure une atmosphère chaude, humaine. Visiblement, les habitants de cette maison ne tiennent guère compte de l'apparence des choses, ni de leur appellation. Ils savent par contre tirer parti de ce que ces mêmes choses peuvent apporter à une vie modeste, paisible et confortable, eux qui tiennent davantage à la vie elle-même qu'à ce que l'on peut concevoir, dire ou écrire de cette vie. Ici objets et maisons, dans leur anonymat originel et leur discrétion exemplaire, sont tout simplement au service de gens modestes et satisfaits de cet anonymat, au service de leurs besoins simples et peu nombreux. Là, règne cette paix que nous appelons sans cesse de nos vœux mais que nous concrétisons si difficilement, que nous fuyons si souvent, sans véritable nécessité et à nos dépens.

Il est plaisant de vivre et de travailler dans ces maisons de Sarajevo. Il y a plusieurs années de cela, j'ai passé tout un été dans celle dont il est maintenant question. Suivent des souvenirs de cette demeure et de cette époque. Plus exactement quelques-uns seulement de ces souvenirs, ceux dont je peux parler et sais dire quelque chose.

Matin lumineux d'une journée d'été. Il fait clair depuis longtemps, j'ai pris mon bain, mon petit déjeuner, mais suis encore empli, des orteils à la nuque, d'une sorte de brume, de rêves nocturnes sans forme ni nom. Ils m'ont ainsi envahi après m'avoir rongé tout entier et vidé de mon sang.

À présent, partout dans cette ville, les gens se mettent au travail. C'est une journée de labeur qui débute pour tous, pour moi également. Mais, alors qu'ils s'attellent à une tâche déterminée, poursuivent un but plus ou moins défini, distraitemment je regarde autour de moi images et objets, à la fois étrangers et nouveaux, et j'attends, feignant l'ignorance, que ma tâche se précise. Avec une ruse naïve (qui trompé-je ainsi, et pourquoi ?), je cherche le fil, hier interrompu, de mon histoire, m'efforçant de paraître comme un homme qui ne cherche rien, attentif au premier écho de cette voix en moi, prêt à me transformer tout entier en histoire, en une partie de l'histoire, en l'une de ses scènes ou l'un de ses personnages. Moins encore : en un instant de la scène, en une seule pensée ou un seul geste du personnage. Dans cette quête, je contourne mon but, en apparence indifférent et innocent, tel le chasseur qui fait mine d'ignorer l'oiseau qu'il poursuit sans le perdre de vue un seul instant.

Je dois agir ainsi, c'est devenu ma seconde nature. Car à l'instant même où apparaît en moi une lueur de cette conscience quotidienne, où je m'avoue à moi-même mon intention et donne à mon but son véritable nom, je sais ce qui va se passer. Plus impalpable que la plus impalpable des brumes, cette atmosphère de sommeil sans nom se dissipera, et je me retrouverai dans une pièce connue, tel que je figure sur ma « carte d'identité » ou sur la liste des locataires

de ma demeure. Un homme avec son signalement précis, son « état civil », sans lien aucun avec les personnages ou les scènes de l'histoire qui m'occupaient l'esprit un instant auparavant, loin de ce fil interrompu que, dans un émoi fiévreux et sans me l'avouer, je recherchais. Et alors, alors – je le sais très bien ! – ma journée à peine commencée se transformera soudain en grisaille et, au lieu de mon récit et de mon travail, apparaîtront devant moi l'intolérable trivialité d'une existence qui porte mon nom sans être mienne, et le désert mortel du temps qui d'un coup étouffe la joie de vivre et lentement nous tue.

Voilà pourquoi je suis si superstitieusement, si ridiculement prudent, si infiniment patient. Et puis tenir aussi longtemps sans un souffle, sans un geste, tapi sous la coupole de cette matinée comme au fond d'un océan lumineux.

Mais il arrive que ma journée commence autrement, que ce ne soit pas moi qui guette et attende mes histoires, mais qu'elles le fassent d'elles-mêmes, et cela plusieurs à la fois. Dans un demi-sommeil, alors que je n'ai pas même encore ouvert les yeux, frémissent soudain en moi, tels des rais jaunes et rouges striant le store baissé de ma fenêtre, les fils brisés des récits ébauchés. Ils s'offrent, m'éveillent et me troublent. Ensuite, lorsque je me prépare et me mets au travail, ne cessent d'affluer, avec une multitude de détails minutieux, personnages des récits et fragments de leurs conversations, réflexions et comportements. Je dois maintenant me défendre et me cacher d'eux, m'emparant du plus de détails possible, jetant tout ce que je peux sur le papier déjà prêt.

BONNEVAL PACHA



Le plus bruyant et le plus fougueux de mes visiteurs semble être l'arrogant et ventru Bonneval pacha (en réalité Claude-Alexandre, comte de Bonneval, issu de la plus haute noblesse française).

C'est un vigoureux quinquagénaire, querelleur, dépensier, un gourmet et joyeux drille doué de la vivacité d'esprit et de l'aplomb d'un féodal français, de l'énergie d'un aventurier et d'un enfant prodige, qui estime que l'homme n'a de valeur que dans la mesure où il sait se frayer un chemin dans le monde et s'imposer aux autres. Cavalier incomparable, d'une grande audace au jeu, redoutable en duel. Lorsqu'il se ferma les portes de l'armée française, il se rallia à l'ennemi de son roi et entra au service de la cour de Vienne. Sous le commandement du prince de Savoie, il se distingua autant par ses capacités que par sa vie dissolue et sa nature belliqueuse. Il passa de nombreuses années dans l'armée impériale, parvint aux postes les plus élevés, car il était un maître dans le métier militaire et l'art de la guerre, intrépide et courageux de surcroît, mais il finit par perdre la faveur de tous, y compris du prince Eugène et de l'empereur lui-même. Finalement, amer et fuyant la sentence, il abandonna l'administration autrichienne, partit pour Venise et de là se réfugia en Turquie. Son intention était d'aller à Constantinople, d'y offrir ses services,

son savoir et son expérience au sultan, alors en lutte contre la cour de Vienne, et de venger ainsi les humiliations endurées, mais les autorités turques pleines de méfiance ne le laissèrent pas aller plus loin que Sarajevo. Là, avec son escorte et sa domesticité, il prit en location, à titre provisoire, une grande maison dans le quartier de Kovači. Ce séjour à Sarajevo se prolongea de façon inattendue. Les mois se succédaient, toute une année s'écoula, une autre commença. Pour occuper son temps et lutter contre l'ennui, l'impatient et entreprenant Français, qui possédait des connaissances techniques vastes et variées, se mit à explorer les mines abandonnées situées autour de Sarajevo et en Bosnie centrale. Dans ces activités également, il faisait montre d'audace et d'aplomb, comme quelqu'un qui perçoit de façon particulière la matière, entre aisément en contact avec les forces cachées dans la terre et possède en outre le don de flairer les richesses qui se dissimulent en elle. Il cherchait, à ce que l'on disait, de l'or, mais c'est de la houille qu'il trouva. Même dans ce monde méfiant et fermé, il évoluait partout avec aisance grâce à son ouverture d'esprit et à sa générosité, se liant facilement aux gens de toutes confessions et de toutes conditions sociales.

Dans le même temps, la diplomatie autrichienne faisait tout pour nuire au général déserteur et pour l'anéantir avant qu'il ne parvienne à gagner Constantinople et à y déployer ses activités contre Vienne. L'ambassadeur de France à Constantinople avait, de son côté, toutes les raisons de ne pas se réjouir de l'arrivée dans la capitale de cet aristocrate, déserteur et aventurier français ; aussi ne répondait-il même pas à ses nombreuses lettres. À Sarajevo, les agents autrichiens allèrent jusqu'à tenter de l'empoisonner.

Mais Bonneval s'était lié d'amitié avec les commandants des janissaires de la ville, lesquels l'avaient pris sous leur protection et l'aidaient en toute occasion. Les Autrichiens réussirent alors, à coups de pots-de-vin et d'impostures, à obtenir de la Porte son extradition. Devant le danger d'être emmené fers aux pieds à la frontière autrichienne, où l'attendait une mort certaine, Bonneval, sur les conseils de ses amis de Sarajevo, se convertit à l'islam. Pour lui qui était philosophe et sceptique, changer de religion ne posait aucun problème, et cela lui permettait de déjouer d'un seul coup tous les plans de ses adversaires. En tant que musulman, il ne pouvait plus être livré à un État chrétien. Et lorsque, après la révolte des janissaires, le régime changea à Constantinople et qu'une guerre contre l'Autriche devint possible, les Turcs eux-mêmes invitèrent Bonneval dans la capitale où on lui confia la fonction d'instructeur de l'artillerie.

Le comte de Bonneval, désormais Ahmet pacha, passa près de dix-sept ans à Constantinople et connut toutes les péripéties, les revers et les succès qu'une carrière à une haute fonction entraîne nécessairement avec elle en Turquie. Il vivait, comme il l'avait toujours fait, joyeusement et avec prodigalité, à sa manière et sans contraintes, se liant ou s'opposant, sans faire de plans ni de calculs, aux Turcs et aux chrétiens, sans se soumettre à personne ni à rien, servant uniquement son désir de se venger de l'Autriche. Il remplissait consciencieusement ses fonctions de pacha turc, mais correspondait dans le même temps avec d'éminentes personnalités françaises, dont Voltaire. Jusqu'à l'heure de sa mort, il organisa des festins au cours desquels il dansait et entonnait des chants militaires effrénés. Pourtant, il mourut avec le regret que ses cendres ne

puissent être mêlées « aux cendres de ses ancêtres ». Pendant son agonie, les hodjas et les prêtres catholiques de Pera se disputèrent son âme, inquiets les uns comme les autres de son salut éternel dont lui-même n'avait jamais eu cure. Ce sont les hodjas qui l'emportèrent. Il fut enterré dans le plus beau cimetière de Constantinople, selon les rites islamiques.

Mais ce Bonneval qui crie sous mes fenêtres et prend d'assaut ma porte, qui veut à tout prix entrer dans mon histoire, n'est jamais celui de l'époque de Constantinople, mais plutôt l'homme qui, déserteur puis renégat, vécut presque deux ans à Sarajevo, en attendant l'autorisation de partir pour Constantinople. Si je réussis, en restant sourd à ses appels, à éviter sa visite, je sais avec certitude qu'il reviendra et que de toute façon je le reverrai.

Plutôt petit et gras, affligé d'une tête disproportionnée, il parle beaucoup et fort, rit souvent, se meut avec fébrilité comme s'il marchait sur des pavés incandescents, mais avec un air désinvolte et insolent comme s'il était toujours et partout chez lui. Il crée en permanence un tourbillon autour de sa personne. Il n'est jamais seul. En plus de ses deux gardes du corps, il est toujours accompagné d'un domestique ou d'un ami.

Il porte des vêtements d'une élégante coupe occidentale, mais de couleurs trop vives, systématiquement agrémentés d'un détail vestimentaire ou d'une arme qui ajoute une note fantastique à son personnage : une pelisse, un bonnet fourré, un plumet ou une médaille. Son visage est quelque chose d'inimaginable. Un crâne puissant recouvert d'une lourde perruque souvent de travers sous laquelle on aperçoit des cheveux encore noirs de jais, coupés court et lissés. Un nez retroussé et épaté. Des oreilles énormes et étrangement mobiles,

toujours rouges, plus rouges que le visage, visiblement sensibles non seulement au moindre bruit et au son le plus faible, mais aussi à tout ce qui se passe autour d'elles. Des yeux d'une forme étrange et d'un bleu aussi pur que ceux d'un nouveau-né, qui, telles deux lumières immobiles et indifférentes, éclairent son visage. Sur ce visage alternent en permanence des expressions contraires ; il est tantôt gai et agréable, tantôt malicieusement moqueur, puis fier et suffisant, ou inquiétant et même assassin. Au-dessus de ces yeux il n'y a presque pas de sourcils, tandis que ses moustaches brunes, effilées et peignées de côté, très espacées l'une de l'autre, semblent se fuir. Une bouche largement fendue aux lèvres pleines et sensuelles, derrière lesquelles étincellent continuellement des dents blanches et puissantes. Une mâchoire inférieure d'une longueur anormale, saillant de façon impudente et caricaturale. Rien dans ce visage n'est tout à fait à sa place comme chez les autres gens. Lorsqu'il vous apparaît, c'est comme si un plaisantin invisible, dissimulé dans un coin, brandissait inopinément devant vous un masque grotesque au bout d'un bâton, pour vous surprendre, vous effrayer, vous faire rire. Le seul fait qu'un être ait le courage d'avoir une telle apparence et de promener un tel visage avec assurance et naturel, sans la moindre gêne ou le moindre air d'excuse, est digne d'étonnement et d'admiration. Mais si vous passez une quinzaine de minutes avec cet homme, vous oubliez complètement votre première impression et trouvez ce visage plein d'esprit, intéressant, attirant, et même beau. Et vous comprenez alors soudain que bien des femmes en Europe aient aimé ce grand buveur et grand noceur toujours prêt à se quereller, et que les hommes les plus remarquables aient recherché sa

compagnie, entretenu avec lui une correspondance ou une amitié.

Les commerçants de Sarajevo et les « gens comme il faut » se méfient de cet étranger agité et insolent, mais parmi les fils de beys désœuvrés et les nombreux janissaires mécontents il compte bon nombre d'amis et d'admirateurs qui lui sont sincèrement dévoués et ne peuvent s'arracher à l'influence qu'exerce sur eux cet aventurier et joyeux compagnon, grotesque quoique jamais ridicule.

Sa vie est une charge perpétuelle et il n'en fait qu'à sa tête, tête folle mais perspicace ; il porte sa philosophie dans son sang. Il change d'objectifs au gré de son caprice, mais les poursuit tous avec le même courage et la même audace. Il conquiert les gens, contourne souvent les lois et les enfreint encore plus souvent, réalise ses lubies et exécute ses desseins, sans hésiter un instant à être ce qu'il est, ni songer à se justifier de sa nature exceptionnelle, regardant au contraire d'un air insolent et moqueur les êtres ordinaires qui respectent l'ordre et la loi, comme s'il avait été créé et existait à seule fin d'étonner et de troubler le monde autour de lui.

Capable d'aimer et de haïr profondément et avec passion, il se lia toute sa vie facilement aux gens et se heurta à eux encore plus facilement, connut maintes fois de sérieuses mésaventures, sans jamais se trouver dans l'embarras. Munificent et d'une folle générosité envers tout et tous, il se montrait tout aussi habile et implacable lorsqu'il lui fallait trouver de l'argent et se l'approprier. Il vivait dans une euphorie permanente d'une espèce particulière qu'il transmettait à un large cercle de personnes autour de lui. Il communiquait son rire même à ceux dont il ignorait la langue et qui ne

le comprenaient pas, et dans des accès terribles d'une fureur souveraine il frappait et terrassait l'adversaire comme s'il usait d'une force et d'une arme réelles. Il savait mépriser la caste à laquelle il appartenait, tout en profitant largement et avec art de ses privilèges et de ses préjugés. Il ne connaissait ni la pitié (surtout pas pour soi!), ni l'envie, ni la tristesse, ni la pusillanimité. Il était insatiable dans l'amour charnel, sans s'attarder nulle part et en aimant toujours et partout un seul et unique corps de femme anonyme. Il n'avait rien d'un beau séducteur mais, tout laid et impétueux qu'il fût, il savait se rapprocher des femmes et s'en faire aimer éperdument, et il ne fait aucun doute qu'il demeura dans la mémoire de nombre d'entre elles comme un souvenir cruel mais cher, à cause de ce quelque chose de généreux et de chaud qui, après son départ et la fin de ses amours foudroyantes et belliqueuses, restait en elles. Il avait une force physique face à laquelle les années semblaient impuissantes. (Les gens qui avaient été à son service pendant son séjour à Sarajevo racontaient des prodiges à propos de cette force.) Il mangeait et buvait sans mesure, mais pouvait vivre des semaines de pain et d'eau. Lors des nombreuses guerres et batailles auxquelles il prit part (il avait treize ans quand il avait commencé à servir dans la marine française comme cadet), il fut blessé plusieurs fois. Une de ses blessures les plus graves et les plus glorieuses datait de la dernière guerre austro-turque. Touché de plein fouet par deux balles reliées par une chaînette tirées par un gros fusil turc, il avait été éventré. On l'avait cru condamné, mais un médecin militaire flamand avait réussi sur lui un véritable exploit chirurgical. Il avait refermé, comme on dit, la grande plaie avec une plaque d'argent et recousu le tout avec

une telle habileté que Bonneval avait pu par la suite monter à cheval et marcher, aller à la chasse et tirer l'épée comme le plus valide des jeunes gens. (Comme Bonneval avait coutume d'« exploser de rage », son flegmatique médecin affirmait avec fierté que son patient risquait de craquer n'importe où sauf là où il l'avait recousu et raccommo- dé.)

S'il ne s'agit pas là d'une des innombrables anecdotes inventées à son sujet !

Tel était le « Français enragé », comme on l'appelait à Sarajevo, un homme véhément, un peu ridicule, très incommode, et pourtant attirant ; et tel il troubla et mit en émoi la paisible et riche ville de Sarajevo durant le séjour de presque deux ans qu'il y fit. Ensuite, son souvenir demeura et se perpétua pendant longtemps ; dans ce souvenir, il apparaissait embelli, même lorsque de sa force impétueuse il ne resta plus qu'une poignée de cendres, là-bas, dans le *turbeh* à l'ancienne de Constantinople. Voilà pourquoi, fidèle à lui-même, il frappe maintenant à ma porte et essaie d'entrer au mépris des convenances, au nom de sa primauté bonnevalesque qu'il considère comme éternelle, inviolable et faisant loi en tous lieux. Mais je n'aime pas les gens impérieux et outrecuidants, et je le laisse attendre. Si nous devons parfois céder aux vivants, il n'en est pas de même avec les morts. D'autant plus qu'il n'attend pas seul, mais en bonne compagnie. Il y a là un autre pacha. Je sais bien que le fier comte de Bonneval ne lui céderait pour rien au monde une once de ce droit de préséance avec lequel il est né et qu'il a préservé tout au long de son insolite et folle vie, mais il ne m'est pas facile de rester sourd à cet autre appel, bien qu'il ne soit nullement pressant, mais presque imperceptible.